

d'une richesse extrême : il y a dans chacun une loge privée pour l'Empereur, et c'est principalement au Théâtre Français, (Comédie) où il va ; car les Comédiens ordinaires de l'Empereur jouent là. Ceci posé, disons aussi, que là où il n'y a pas de chant, il n'y a pas d'orchestre, en sorte que les entr'actes ne sont pas très gais. Pour les rendre plus agréables, nous trouvons dans l'édifice même ou à la porte, un café ou un restaurant où on a ce qu'il faut pour distraire le corps et l'esprit, c'est-à-dire livres et journaux. Tous les Théâtres sont entourés de soldats, l'arme au bras et casque d'acier étincelant sur la tête, avec panache (sur le casque bien entendu). Je fais trop de digressions : Parlons du *Prophète*.

En relisant l'histoire allemande du XVI^e siècle, vous verrez la guerre longue et sourde des anabaptistes, qui désolèrent l'Allemagne au nom de Dieu. Jean de Leyde prétendit que Dieu lui était apparu et l'avait nommé roi : il le dit et le fit croire. Mais comme toutes les religions fausses se ressemblent, il fallait que Jean de Leyde n'eût pas de mère, n'eût pas de femme, n'eût pas d'amante, chose difficile, si elle n'est pas indispensable à notre pauvre nature humaine. Or il avait une mère, comme vous en avez une, comme, hélas, *j'en ai eue une*. Mais il fallait ne pas le dire et la renier ! Il avait une amante, la charmante Berthe. Mais le fils de Dieu ne devait avoir de sentiment que pour son peuple, la personnification de l'amour des sens et de la patrie ! Il sacrifie tout pour une couronne trop large pour sa tête et trop pesante pour ses épaules. Pour se distraire, il nage dans le sang : il a le courage et la valeur : chaque pas est un triomphe ! Berthe et Fidès (mère de Jean) ignorent tout cela. Elles ne savent ce qu'il est devenu et sont loin de penser qu'il est roi. Sa férocité est si grande, que Berthe, sans savoir qu'elle s'attaque à son amant, a résolu de le tuer pour en délivrer l'Allemagne. Fidès assiste sans le savoir, au couronnement de son fils, et c'est dans l'imposante cérémonie de ce couronnement, (où il y a sur la scène près de 500 personnes et 50 à 60 chevaux,) qu'un sentiment trop violent lui fait avouer à haute voix que tel est son fils ! Le cri d'étonnement de la foule est splendide et le chant vous saisit l'âme par son impétueuse harmonie et son ensemble parfait. Jean renie sa mère et en appelle à elle-même, en lui lançant un de ses regards de fils, qui disent que tout est perdu, si elle ne fait pas comme lui ! Quelle lutte, quels sentiments contradictoires, qui s'entrechoquent et jettent des éclairs ! Elle avoue que Jean n'est pas son fils et on l'emprisonne pour avoir troublé la fête du couronnement ! Dans sa prison, Fidès revoit son fils, et il s'en suit une scène où tous les sentiments contraires vont se croiser, se frapper ;